Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 66 (1957)
Heft: 6

Artikel: Le problème de la jeunesse
Autor: M.-M.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-682985

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PROBLÈME DE LA JEUNESSE

Tous ceux qui ont eu à s'occuper directement des jeunes réfugiés hongrois dont la Croix-Rouge suisse assume la responsabilité, c'est-à-dire des mineurs isolés nés en 1940 et depuis lors, auront eu à connaître une expérience singulièrement riche. La tâche qui incombe à notre Croix-Rouge est belle, elle ne va pas sans difficultés. Elle demandera surtout de chacun beaucoup de patience, beaucoup de confiance, beaucoup de compréhension. Et, par chacun, je l'entends aussi bien de ces jeunes réfugiés que de ceux qui ont à tâche de les aider dans leur vie nouvelle. Ce n'est qu'ensemble, dans un effort commun, dans une bonne volonté réciproque, nous aidant mutuellement à nous comprendre et à aller ensemble de l'avant, que nous parviendrons au but: donner à chacun de ces jeunes appelés à vivre dans notre pays la possibilité d'y devenir un homme, et d'y vivre en homme.

*

Trois choses nous séparent — la langue, les habitudes quotidiennes, l'éducation reçue. Ces jeunes gens ont vécu dès leur naissance dans un monde étranger au nôtre non seulement par l'antique diversité de nos coutumes respectives, mais par l'ignorance nouvelle où nous sommes aujourd'hui, entre l'Est et l'Ouest européens, les uns des autres et des voies que nous suivons. Ils n'ont connu, ils n'ont pu connaître que ce monde et cette société que l'on dit communistes, comme nous n'avons connu que ce monde et cette société que l'on dit tour à tour et selon l'optique, capitalistes ou chrétiens. Je ne sais pas ce qui les a le plus étonnés et frappés, ou heurtés, chez nous, il est trop tôt pour les interroger. Peut-être ne le savent-ils pas toujours eux-mêmes, encore qu'ils auraient, sans doute à nous faire part de bien des étonnements.

Mais je sais ce qui m'a frappé, et souvent heurté, chez beaucoup d'entre eux, et je pense

qu'il peut être utile de l'écrire aussi franchement que je le pense. Car on entend ici ou là parler d'un « malaise » qui commencerait à régner dans notre population au sujet des réfugiés que nous avons accueillis, on l'entend surtout au sujet des plus jeunes de ces réfugiés, de ceux précisément qui nous préoccupent ici.

Y a-t-il un « malaise »?

Y a-t-il déjà un « malaise » réel? Je ne le pense pas. Nous connaissons simplement le contre-coup normal d'un enthousiasme pas toujours réfléchi. Mais je pense aussi que ce « malaise » pourrait naître aisément; la meilleure façon de l'empêcher est, précisément, de regarder en face le problème qui se pose tant à nos hôtes hongrois qu'à nous-mêmes.

Ce qui m'a frappé d'abord, chez ces jeunes réfugiés, c'était la *méfiance* instinctive dont, pris isolément ou en bloc, ils témoignaient quasi tous. Les événements qu'il venaient de traverser, le choc de ce dépaysement brutal qu'ils connaissaient soudain, permettaient de l'expliquer en partie, cette défiance de tout et de tous que l'on découvrait chez eux, ils ne la justifiaient pas entièrement. Il fallait bien voir à la longue qu'elle était trop profondément ancrée chez eux pour n'être qu'occasionnelle et qu'elle avait des raisons qu'il fallait chercher plus loin, dans la vie même qu'ils avaient connue comme dans la vision qu'on leur avait donnée chez eux, de nos pays et de nos sociétés.

Ce qui m'a frappé ensuite, c'était l'*isolement* où la plupart semblaient être les uns vis-à-vis des autres et l'égotisme farouche où ils se repliaient, chacun pour soi. Ce qui nous est un sens social que nous pensons instinctif à l'homme leur paraissait souvent étranger. La solidarité humaine semblait leur être une notion purement verbale et dont ils se méfiaient comme de tout grand mot vidé de sa réalité.

La troisième constatation qu'il m'a paru pouvoir faire, c'était l'*angoisse* secrète qui se masquait derrière cette double solitude où ils se réfugiaient, cette manière de vide métaphysique qui semblait être en eux, chez beaucoup d'entre eux en tous cas.

Ce qui m'a frappé ensuite, c'était cette sorte d'*apathie*, d'indolence qui était souvent la leur. Qu'il était difficile de leur demander de *vouloir*, à beaucoup d'entre eux, de prétendre qu'ils *persévèrent* dans un travail, d'attendre qu'ils prennent *d'eux-mêmes* conscience du travail qu'ils pouvaient et devaient fournir par eux-mêmes.

Il s'y joignait, chez beaucoup d'entre eux, un goût de la vie facile, une soif des seuls plaisirs matériels et immédiats, une manière de se laisser vivre en s'assurant que tout vous était dû, qui ne laissaient pas d'être décevants si l'on ne savait ni ne voulait voir en eux plus loin et plus profond.

Qu'on ne se méprenne pas sur l'intention de ces remarques. Je sais que ceux qui suivent de près notre propre jeunesse ont trop souvent l'occasion de faire des constatations très proches, ou parallèles. Mais la barrière que mettent entre ces jeunes réfugiés et nous la différence de langue et de formation, la peine où nous sommes de communiquer en nous assurant d'être compris et de comprendre exactement nos pensées respectives, cela contribue à nous montrer ces traits en relief, à nous faire grossir peut-être à l'excès certains défauts inhérents à l'âge d'adolescence, ou certaines psychoses fatales chez des réfugiés. Et je souhaite surtout qu'un jeune réfugié de son côté, aussi franchement que je l'ai fait, me réponde en nous exposant l'autre face du problème, tel qu'il le voit, tel qu'il nous voit. Car c'est ainsi, je pense, que nous parviendrons à résoudre ensemble un problème qui est le leur comme il est le nôtre.

Expériences et réactions

L'expérience que j'ai pu faire m'a permis aussi, je crois, de constater nos propres manques en face de nos jeunes hôtes. Nous nous mettions à la tâche de les aider avec beaucoup de bonne volonté, avec un désir sincère et profond de leur faciliter leur acclimatation chez nous. Mais souvent aussi avec une méconnaissance du choc que devait produire fatalement sur ces jeunes gens dont la race est, par tant d'aspects, plus proche du caractère méridional que du nôtre, plus prompte à l'enthousiasme comme au découragement, la rencontre d'un climat, d'une civilisation, d'une société si dissemblables de ceux qu'ils venaient de quitter et qu'ils avaient connus seuls jusque-là. Avec une égale méconnaissance aussi du choc que devaient produire chez ces jeunes gens je ne dirai pas la Liberté, méfions-nous des grands mots, mais des libertés, et des entraves, très différentes de celles qu'ils avaient connues leur vie durant dans leur propre patrie. Avec une assurance un peu trop présomptueuse de nos certitudes, de nos attitudes, et un oubli total de leur relativité.

Et ceci peut expliquer une part de ce manque d'initiative que nous constatons si souvent chez ces jeunes gens. Comme ce peut expliquer aussi une part de la facilité avec laquelle ils se laissaient aller à se précipiter vers certains plaisirs matériels. J'en veux un seul exemple, c'est le mot d'un jeune réfugié qui me l'a fourni. Je lui disais l'étonnement que je ressentais en voyant que pour beaucoup de ses camarades très jeunes encore le problème féminin paraissait jouer un rôle si essentiel qu'il effaçait chez eux toute notion du travail ou du devoir quotidien. Il me répondit: « Vous ne pouvez pas vous rendre

compte combien vos vitrines, les annonces de vos journaux, vos affiches de spectacles, le vêtement même de bien des femmes en été dans la rue sont « provocants » sont « érotiques » pour nous, ce sont des spectacles que nous ne connaissions pas... »

Je le cite, ce témoignage, parce que je pense qu'il a son importance pour nous et qu'il pourrait et devrait nous amener à réfléchir aussi. J'en citerai un autre, dans un tout autre ordre. Je cherchais pour un jeune réfugié l'accès d'un stade où il put s'entraîner comme il le souhaitait, j'y éprouvais quelque peine. Cotisations, équipement, matériel, entraînement, tout cela posait des problèmes. Le jeune homme eut ce mot: « Chez vous, toujours « payer », partout « payer »...» Sa réaction était sincère, elle était juste. Il ne comprenait pas que l'Etat, chez nous, n'assumât point le divertissement de chacun comme son travail. Il ne pouvait comprendre encore que la mécanique sociale de nos Etats était de tous points différente de celle des Etats soumis à une socialisation totalitaire. L'esprit de « revendication » constant qui nous étonne parfois chez d'aucuns de ces jeunes réfugiés provient en grande part, me semble-t-il, de ce malentendu initial. *Mais qu'avons-nous fait pour dissiper ce malentendu et leur expliquer l'équilibre fondamentalement différent de notre vie et de nos sociétés?*

Deux mondes, deux visions

Ce ne sont que quelques aspects du problème que pose à nous l'adaptation progressive des jeunes réfugiés hongrois. J'insiste sur ce mot, des *jeunes* réfugiés. Car la génération plus âgée a connu, elle, une vie assez proche de celle qu'ils retrouvent aujourd'hui pour pouvoir plus aisément se faire à un rythme de vie semblable au nôtre. Il n'en va pas de même chez des jeunes gens ignorant tout d'un monde différent du leur. Une image un peu facile, un peu grossière, me vient à l'esprit. Chacun de nous connaît la différence que présentent le négatif et le positif d'une image photographique. Ce qui est noir ici apparaît blanc là, ce qui est tache lumineuse semble un trou d'ombre et vice versa. Je ne puis m'empêcher de penser qu'entre notre vision et celle de nos jeunes hôtes il y a dans bien des domaines une différence assez proche de celle que l'on constate entre le négatif et le positif d'une même image. Ils sont accoutumés à voir

en noir ce que nous voyons en blanc, en clair ce que nous voyons en sombre. Les rapports, les champs, les profondeurs sont à l'inverse les uns des autres. Ce n'est qu'une image, bien entendu, mais qui peut nous aider à comprendre souvent le problème, les problèmes, que nous posent ces jeunes gens, à mieux entendre des réactions qui nous paraissent mal admissibles de leur part.

Objectifs

Et maintenant se pose le problème pratique de leur adaptation. Comment pourrons-nous leur donner ce qui m'apparaît le but essentiel de la tâche qui nous est fixée: la possibilité de devenir des hommes et de vivre en hommes dans notre pays?

La première victoire à gagner est d'obtenir leur confiance, de leur faire sentir et entendre qu'ils peuvent nous faire confiance. Il n'est je crois qu'une façon d'y parvenir, c'est d'agir avec eux comme nous souhaitons qu'ils le fassent avec nous, c'est-à-dire de leur faire confiance. De leur faire confiance sans nous arrêter aux chocs, aux heurts, aux abus et aux désillusions inévitables, en les aimant, simplement, franchement, comme des frères. C'est une longue tâche, celle-ci seule, une tâche toute de patience, une tâche de semaines et de mois où il faut surtout ne jamais se laisser aller au découragement. L'expérience m'a prouvé qu'on pouvait y atteindre.

Le second objectif est de leur enseigner notre langue afin qu'ils soient à même de suivre soit des écoles, pour les uns, soit des apprentissages, pour d'autres, soit, pour quelques-uns encore, de trouver un travail qui leur permette de gagner désormais leur vie. Cette tâche-là se révèle généralement plus difficile et plus longue qu'on ne pouvait le supposer d'abord. J'ai bien dû, pour ma part, me rendre compte qu'il faudra des mois encore, pour la plupart de ces jeunes gens, avant qu'ils ne soient à même d'entrer dans nos écoles, secondaires ou techniques, ou de suivre avec succès un apprentissage et les cours théoriques qui les complètent obligatoirement.

Pour ne pas créer de « cas difficiles »

Qu'allons-nous donc faire pour les empêcher de désespérer d'arriver jamais à entrer dans notre vie et d'apprendre métier ou profession? Et pour qu'ils ne perdent pas du même coup cette confiance si difficile à gagner, si prompte à disparaître?

L'on peut envisager trois systèmes pour l'avenir immédiat de ces jeunes gens. Le premier est de les accepter sans autre dans les classes régulières de nos écoles ou dans des apprentissages, et de les laisser se débrouiller. Tant mieux s'il en est qui y parviennent, tant pis pour les autres. C'est vers cette solution que l'on semble hélas pencher en quelques milieux officiels. C'est la solution la plus facile assurément, je dirai surtout que c'est solution de facilité et qui ne résout rien. J'en suis pour ma part, et l'expérience faite, résolument adversaire. Elle aboutira à un échec quasi général, un échec dont nous n'aurons pas lieu d'être fiers et qui nous replacera devant un autre et nouveau problème. Car ces jeunes, après cet échec, deviendront à coup sûr pour la plupart de ces « cas difficiles » dont on se préoccupe ici ou là. Tient-on vraiment à en augmenter le nombre?

Le second système serait d'envisager, comme on le fit naguère pour de jeunes réfugiés polonais, la création d'un *Collège hongrois* leur donnant dans leur langue l'enseignement secondaire ou technique auquel ils aspirent. Cette solution serait aussi, à mon avis, une solution de facilité. Elle différerait encore l'adaptation de ces jeunes gens à notre vie et à nos coutumes, elle nous préparerait pour l'avenir d'autres difficultés elle aussi.

J'en vois par contre une troisième, ce serait de créer à l'intention de ces jeunes gens, dans quelques-unes de nos écoles, des *classes d'adaptation* où des professeurs de leur langue collaboreraient avec ceux de la nôtre pour leur faire suivre nos programmes et leur permettre sans perdre plus de temps de rejoindre progressivement leurs camarades suisses. Pourquoi, pour la Suisse romande, ne suggérerait-on pas aux départements de l'un ou l'autre cantons d'accepter d'ouvrir de telles classes? L'une pour les élèves se destinant à suivre nos écoles secondaires — collèges et gymnases ou écoles supérieures de jeunes filles — l'autre pour les élèves d'écoles mécaniques ou de technicums? Et de concentrer de même les cours destinés aux apprentis?

Mais il s'agit d'aller de l'avant sans perdre plus de temps, la rentrée de septembre est là, ces jeunes gens veulent et méritent que l'on s'occupe d'eux. Et de la solution rapide de ce problème pratique dépend aussi, j'en suis certain, la solution de ces autres problèmes que j'évoquais au début de cet article. *M.-M. T.*

*

D'après les premiers résultats de l'enquête de l'Office central suisse d'aide aux réfugiés sur le nombre de mineurs hongrois non accompagnés se trouvant en Suisse, le nombre de ces derniers est de 2930 sur un total de 10 793 réfugiés, un sixième seulement sont des jeunes filles. Près de 500 de ces mineurs sont dans des cantons romands, une trentaine au Tessin.

En ce qui concerne l'admission de réfugiés hongrois, la Suisse — proportionnellement au nombre de ses habitants — est de loin à la tête des autres pays d'accueil. En effet, la population de la Suisse est de 5 023 000 habitants; d'après les derniers chiffres disposibles, 10 869 réfugiés hongrois y ont été admis, ce qui représente environ 216 réfugiés hongrois pour 100 000 habitants.